ADRESSE

AUX DÉPUTÉS

DE LA SECONDE LÉGISLATURE.



ADRESSE AUX DÉPUTÉS
DE LA SECONDE LÉGISLATURE:

Par M. l'Abbé GRÉGOIRE,
Membre de la première :

Lue à la Société des Amis de la Conſtitution, ſéante aux Jacobins de Paris, & imprimée par ſon ordre, pour être diſtribuée aux nouveaux Députés, & envoyée aux Sociétés affiliées.

De tous les points de l'Empire, le vœu de vos Concitoyens vous députe au Congrès national, & la Nation vous y appelle ; il eſt temps que les fondateurs de la Conſtitution, les créateurs de la France nouvelle, remettent en vos mains les rênes du pouvoir qui commen-

çaient à flotter dans les nôtres. Quelques-uns d'entre nous couraient encore dans la carrière ; mais un grand nombre s'y traînaient, & des chûtes fréquentes ont annoncé leur épuisement, constaté leur impéritie, ou signalé leur corruption. La liberté inquiète & meurtrie vous tend les bras ; vingt-cinq millions d'hommes ont les yeux fixés sur vous ; ils espèrent que vous consoliderez notre ouvrage. Salut à nos successeurs.

Si à l'éclat des talens vous joignez celui des vertus, si vous apportez en tribut à la patrie la fierté des Spartiates & le courage des Romains ; si, également inaccessibles aux terreurs & aux caresses, vous marchez invariablement sur la ligne du bien, vous trouverez *quelques* modèles parmi vos devanciers.

Puissiez-vous, les uns justifier, les autres démentir les récits de la renommée qui vous a précédés dans la capitale ! A côté d'une imposante majorité qui consolera la patrie, on montre déjà ceux qui admis par la Loi dans son sanctuaire, en sont repoussés par la confiance publique, parce qu'ils ont souillé la pureté des élections, fait mouvoir les ressorts de la cabale, & soudoyé la bassesse.

Déjà l'on désigne ceux qui sont susceptibles d'être achetés ou séduits par le ministère ; car les Cours seront à jamais les ennemies irréconciliables de la liberté, & presque toujours ceux qui les habitent ne se croiront heureux que par l'oppression & le malheur des Peuples. Hommes vertueux, vous êtes dignes d'être calomniés : vous le serez ; mais la justice arrachera vos noms à l'imposture, pour les présenter à notre estime. Hommes pervers, vous serez jugés, & chacun aura droit d'imprimer sur votre front le sceau de l'ignominie, le fer rouge de la vérité.

J'arrive à la fin de ma carrière politique. Tout Citoyen a miſſion pour interroger ma conduite. Je déſire cette épreuve ; j'uſe de la même faculté envers ceux qui figuraient à côté de moi ſur la ſcène. Décidé intrépidement à publier toutes les vérités que je croirai utiles au bonheur des hommes, réſolu à démaſquer tous les traîtres, je vais tracer quelques tableaux hideux. Eſt-ce ma faute, s'ils ſont d'après nature ? Ceux qui oſeraient s'en plaindre, avoueraient par-là même leur turpitude, & cet aveu ſerait inutile, car je vais buriner leurs phyſionomies.

On demande s'il eſt utile de montrer ainſi les ames à nud. Je réponds que tout homme public doit compte au Public ; & celui qui refuſerait de mettre ſes œuvres en évidence, par là même ſerait jugé. La corruption étant une maladie du gouvernement repréſentatif, il faut prémunir le Peuple contre le danger, en lui faiſant connaître ſes mandataires ; il faut qu'il ſache appliquer ſon eſtime ou ſon mépris.

Dans le cours d'une ſeſſion de vingt-neuf mois nous avons reconnu les écueils ; indiquons-les à ceux qui doivent faire route après nous. La cenſure des Légiſlateurs n'atténue point le reſpect dû à la Loi ; le ſyſtème contraire n'a pour partiſans que ceux qui incapables d'exiſter par eux-mêmes, veulent s'identifier avec la Conſtitution, & cacher leur nullité ou leur noirceur ſous ſon ombre tutélaire.

Une Nation fière & libre doit conſpuer quiconque prétend devenir ſon maître ou ſon idole : le Peuple n'eſt pas fait pour adorer l'ouvrage de ſes mains. Il eſt ſeul l'appui de ſa liberté : ſes vertus ſont à lui, ſes vertus appartiennent à ceux qui abuſent de ſa confiance pour le tromper ou pour l'opprimer.

Rien de ſi commun que d'entendre vanter le patriotiſme, rien de ſi rare que la choſe; mais c'eſt parmi le Peuple encore qu'il faut en admirer les élans. Vous l'avez vu voler au Champ de la Fédération, pour y ériger l'autel de la patrie, & creuſer le tombeau du deſpotiſme. Voyez ſur nos frontières ce Peuple, ces Soldats ſi ſouvent outragés, faire des ſacrifices ſur leur modique ſalaire, dévorer tous les dégoûts, & ſe dévouer à toutes les fatigues pour relever nos remparts, & défier les tyrans, tandis que des Miniſtres indolens ou perfides, tandis que des traîtres, épars dans l'Empire, conſpirent avec les transfuges, qui invoquent les deſpotes de l'Europe contre la liberté de leur pays.

Les Français arrivent des premiers à la puberté politique, & cependant la plupart ſont encore dans les braſſières. Leur première légiſlature préſente un petit nombre d'individus qui ſont au niveau du ſiècle; un plus petit nombre encore ſont en avant; les autres en arrière n'ont guère que des idées & des ſentimens d'emprunt: leur eſprit date du moyen âge.

L'Aſſemblée Nationale renferme plus d'eſprit que de ſcience, plus de ſcience que de philoſophie, plus de philoſophie que de mœurs & de probité. J'y vois une foule d'hommes puſillanimes qui tout étourdis d'une révolution dont l'hiſtoire n'offre pas d'exemples, craignent que chaque ſecouſſe n'entraîne la diſſolution de l'État. L'agitation d'un Peuple qui s'eſſaie à la liberté leur ſemble préſager une ſubverſion totale; comme ſi des mouvemens, également éloignés de la convulſion & de la léthargie, n'étaient pas néceſſaires dans un État libre. Ils ne ſavent que chercher un abri à l'approche du danger; ce ſont des eſclaves que la peur enchaîne toujours au parti, non le plus ſage,

mais le plus sûr, & qu'il ne faut pas compter dans l'histoire. Cependant comme la lâcheté a pour compagne inséparable la vanité, tous prétendent à la gloire d'avoir préparé, prédit & fait une révolution qui serait avortée, si elle n'avait eu que leur frêle appui.

A côté d'eux, on peut placer ces fourbes qui, fréquentant secrettement les hommes les plus distans d'opinions, sont toujours de l'avis de leur interlocuteur. Inutilement on les cherchait dans nos séances au moment où devait être décrétée une motion courageuse, & qui établissait une démarcation de parti fortement prononcée; mais en s'esquivant à l'appel nominal, ils n'échappaient point à l'œil vigilant du patriotisme. En tout temps, & surtout dans les crises d'une révolution, les hommes faux sont les plus dangereux; & mieux vaut cent fois un Cazalès, dont la loyauté aristocratique se montre à découvert, que ces êtres à double visage, qui, voulant ménager tous les partis, finissent par obtenir ce qu'ils méritent, le mépris de tous les partis. Même justice est due à ceux qui, d'après les combinaisons de leurs intérêts, ont toujours courtisé le parti régnant : en vain ils essaient de nous faire oublier qu'ils sont patriotes de nouvelle date; la liste des charlatans nous rappelle qu'ils ne sont venus à la révolution que quand ils ont cru que toutes les probabilités en assuraient le succès.

Dans cette majorité, qui paraît en arrière de la révolution, on peut placer beaucoup de Ministres des autels pour qui les décisions de quelques êtres avilis sur le Trône ou sur les degrés du Trône, sont toujours sacrées, & aux yeux desquels l'idée de la Majesté nationale, supérieure à toute autre, porte le caractère d'une nouveauté voisine de l'hérésie.

Trop fouvent la complaifance des Prêtres a fervi l'ambition des tyrans, & leur confédération a rivé les fers des Peuples ; mais la religion réclame contre ceux qui voudroient l'affocier à leurs complots. Fille du ciel, la religion nous en porta la fraternité, l'égalité, la liberté. Long-temps avant la déclaration des droits, l'Evangile en avait proclamé les principes ; les livres que nous révérons atteftent que le Dieu qui a créé des tygres n'a pas créé de defpotes. Telle eft l'admirable conftitution du chriftianifme, qu'elle s'adapte à toutes les inftitutions politiques ; elle prefcrit d'obéir aux pouvoirs établis, quelle qu'en foit la forme, parce qu'alors on eft toujours cenfé obéir au Souverain, qui eft la Nation ; mais c'eft en altérant la morale du chriftianifme, en outrageant fon auteur, qu'on a tenté d'en faire le levier de la puiffance arbitraire : la religion, la première amie des mœurs, eft encore la première amie de la liberté.

J'arrive à ces hommes fi fcandalifés qu'on ait ofé mettre la vertu en parallèle avec leurs parchemins, fi ftupéfaits d'apprendre qu'un Roi ne foit qu'un délégué révocable, que le Peuple foit le créateur, & le Roi la créature. La fervitude & l'idolâtrie feraient-elles donc le premier befoin de ceux qui difaient avec tant d'orgueil, *le Roi mon maître ?*

Il eft, à la vérité, des ci-devant Nobles qui, reconnaiffant de bonne foi les roturiers pour les aînés de la grande famille, ont dépofé loyalement leurs privilèges fur l'autel de la raifon ; mais la prefque totalité de cette cafte, regrette des hochets inventés pour amufer de grands enfans. Cette horde féodale, qui difait également, *mes vaffaux & mes chiens*, ces hommes qui articulaient avec tant de grâce la menace de donner *des coups de bâtons aux gens*,

de rien. de les jeter par les fenêtres, ne ſe conſoleront jamais de n'être que les égaux de ceux auxquels ils accordaient une protection flétriſſante : le nivellement de la ſociété leur paraît un abyme. Quelques-uns d'eux avaient montré des lueurs de patiotiſme; c'eſt un phoſphore qui s'eſt évanoui quand ils ont vu la révolution franchir les limites de leur étroite conception, & déchirer leurs titres. Pluſieurs alors ont affiché un civiſme exagéré, eſpérant nous pouſſer à l'extrême, & par ce moyen indirect, opérer la contre-révolution.

Jadis, bas courtiſans, ils rampaient dans les antichambres lorſqu'ils viſaient à une ambaſſade, un gouvernement, une penſion. Vils Satrapes du deſpotiſme, ils ſe diſputaient avec lui le droit de nous avilir; avec lui ils s'engraiſſaient de notre ſubſtance ; avec lui ils preſſuraient la ſueur, les larmes & le ſang des malheureux. Leurs forfaits ſont conſignés dans ce monument infame des déprédations de la Cour, le *livre rouge*. Par un changement ſubit vous les avez vu faire parade de je ne ſais quel jargon patriotique, auquel les affidés de la galerie applaudiſſaient, & qne les journaux ſtipendiés répétaient.

Alternativement vous les avez vu fonder l'opinion dominante, pour s'en emparer, s'en faire un mérite quand elle coïncidait avec leurs vues, ou lui donner le change lorſqu'elle froiſſait leurs intérêts. Alternativement vous les avez vu juſtifier ou flétrir nos Soldats, déclamer contre les Miniſtres ou les défendre, tonner contre la Cour ou lui ſourire ; quiconque ſe permettait d'élever des doutes ſur leur bonne foi, était ennemi de la choſe publique : ils n'ont lancé quelques traits au deſpote que pour conquérir le deſpotiſme. Ces ambitieux, bouffis de prétentions, & la plupart vides de talens, voudraient le

Roi *Soliveau*, pour être ſous lui Maires du Palais; alors ils reconſtruiraient volontiers la Baſtille, pourvu qu'ils en euſſent les clefs. Leur popularité eſt un calcul d'argent, une ſpéculation mercantille; ſuivant l'impulſion de la cupidité, ils trafiqueraient la chûte de la tyrannie ou l'aſſerviſſement des Peuples.

Coaliſés en directoire ſecret, ils ont dit, dreſſons nos batteries, & perfectionnons la tactique des Aſſemblées; nous ſéduirons les faibles, nous tâcherons d'abattre les forts; nous aurons contre ceux-ci des libelles anonymes & des calomnies. Nous accaparerons les Comités; par une ſavante diſtribution des rôles, à notre voix ils ſeront actifs ou paralyſés; nous tiendrons en main les fils moteurs de ces automates. Ce moyen eſt infaillible pour dominer une Aſſemblée qui ne voit que par les yeux de ſes Comités; des émiſſaires ſoudoyés nous rendront tout ce que l'on dit, & diront ce qu'il nous plaira; ils ſeront chargés de déchirer ceux dont la ſurveillance & la véracité nous incommodent; de ſuppoſer adroitement des émeutes pour en faire naître de réelles : des folliculaires gagés mentiront pour nous complaire, &, s'il le faut, nous ferons mentir les murs & les carrefours. Ce plan d'attaque eſt infaillible; le Peuple eſt crédule, il ſera notre dupe. Alors moulant à notre gré l'opinion publique, nous dirigerons les mouvemens de la multitude; & lorſque nous aurons voué à la vengeance populaire ceux dont le mérite nous fait ombrage, avec des doléances adroites ſur des crimes que nous aurons provoqués, nous ſerons abſous, & même on préconiſera notre humanité.

Les obſervateurs ont vu ſans ſurpriſe ceux qui naguère s'entredéchiraient bruſquement, rapprochés & votant à l'uniſſon. Quand des hommes de cette trempe, qui ne

s'aiment pas, ne s'eſtiment pas, ſe confédérent ; quand, pour mieux couvrir leur marche, ils s'aſſocient des ames honnêtes, mais trompées, ſoyez sûrs que cette coalition d'intrigans, c'eſt-à-dire, de brigands, eſt un complot contre le bonheur public ; & ſi l'application de ce principe pouvait être un problème dans le cas préſent, que de données nous aurions pour le réſoudre !

Je commence par les diſcuſſions concernant les Colonies ; l'acharnement des planteurs & des commerçans prouve qu'il ſerait plus aiſé de blanchir les nègres, que de convertir l'orgueil & la cupidité des blancs ; car c'eſt ici la lutte de ces paſſions contre les principes immuables de la juſtice. Sont-ils hommes ceux qui s'étonnent de ce que nous aimons, nous défendons nos frères perſécutés à deux mille lieues de diſtance, & qui nous diſent, avec le flegme de la cruauté, de quoi vous mêlez-vous ? Ils voudraient bien pouvoir perſuader que nos cœurs ſont fermés à la pitié envers les malheureux qui ſont autour de nous, tandis que nous cherchons des objets de compaſſion par-delà les mers ; & s'ils n'ont point encore forgé cette calomnie, c'eſt ſans doute par l'impoſſibilité de la colorer de vrai-ſemblance.

L'Aſſemblée Nationale, après une diſcuſſion la plus ſolennelle, avait le 15 mai rendu les droits politiques aux hommes de couleur & nègres libres. Cet acte de juſtice avait toujours été combattu par le Comité Colonial, qui en nous prédiſant l'inexécution du Décret, prenait ſans doute des précautions pour ne pas prophétiſer à faux ; & d'ailleurs la retraite des Députés Colons, qui ont eu tort de quitter l'Aſſemblée ou d'y rentrer, donnait en quelque ſorte le ſignal de la déſobéiſſance dans les Colonies ; en conſéquence point de meſures pour aſſurer l'exécution du

Décret, qui n'a jamais été envoyé officiellement, & qui n'eſt arrivé dans nos Iſles qu'eſcorté du menſonge, & travesti par d'abſurdes commentaires.

Pour faire échouer nos efforts en faveur des mulâtres, que n'a-t-on pas mis en uſage ? Calculs exagérés ſur la balance du commerce, terreurs ſemées avec art, menace de faire ſciſſion avec la métropole, libelles lâchement anonymes, plaiſanteries lâchement féroces ; que de fois même on a ſouillé la tribune & profané la dignité de Légiſlateur par des injures dont la halle eût rougi, & dont l'adreſſe des Marins du Havre offre la répétition (1) !

Dans l'impoſſibilité d'ébranler nos principes, ceux qui dans d'autres circonſtances auraient invoqué la raiſon pour foudroyer les préjugés, ont oſé blaſphémer contre elle en ridiculiſant ſes maximes lumineuſes comme les *ſpéculations métaphyſiques d'une philantropie abſurde, comme les preſtiges d'une fauſſe philoſophie* : ce ſont les termes. Hélas ! ſans la philoſophie nous rongerions encore nos fers, & la Conſtitution ſerait encore à naître.

Mais d'orgueilleux Colons menaçaient leurs créanciers, Commerçans d'Europe, de ne pas les payer, s'ils ne faiſaient avec eux cauſe commune pour forcer la révocation du Décret. Ils ont donc voulu effrayer par un mot qui repréſente l'intérêt national, le *Commerce*, & ils n'ont pas craint de révolter, en propoſant d'avilir leurs enfans, les ſang-mêlés ; c'eſt nous, étrangers, qui avons défendu les enfans contre la barbarie des pères ! Eh ! qu'importe à ces hommes de fer qu'on flétriſſe, qu'on écraſe des mil-

(1) Je rappelle avec une certaine fierté que pour avoir ici défendu l'humanité & la juſtice, mon effigie a été brûlée à Saint-Domingue par ceux-là même qui la veille avaient foulé aux pieds la cocarde nationale, & arboré la noire. Leurs outrages m'honorent : leur eſtime ſerait pour moi une tâche ineffaçable.

liers de leurs ſemblables, pourvu qu'ils obtiennent l'objet de leur culte, l'argent ?

Quand d'un Décret on peut dire qu'il *eſt juſte*, ces mots ſont un coup de foudre qui écraſe toute réclamation. Mais même en refuſant tout à la juſtice pour accorder tout à l'intérêt, n'eſt-ce pas une déteſtable politique d'avilir une partie du Peuple, au lieu de l'intéreſſer au maintien de l'ordre; d'imprimer le ſceau de la réprobation à ceux qui ſont le boulevard de la Colonie ? N'eſt-il pas évident que ſi les ſangs-mêlés, n'étant plus ſoumis à l'anathème politique, étaient à l'égal des blancs, la maſſe de leurs forces combinées rendrait celle des eſclaves moins formidable, & aſſurerait plus efficacement la tranquillité des Colonies ? Qui ſait ſi quarante mille mulâtres, aigris par les injuſtices & les cruautés dont ils ſont l'objet, ne chercheront pas dans leur force ce qu'ils n'ont point trouvé dans la juſtice de l'Aſſemblée..... de l'Aſſemblée qui a conſacré le droit de réſiſter à l'oppreſſion ? Faſſe le ciel que le commerce lui-même n'ait jamais à pleurer ſur un Décret déjà arroſé des larmes de la juſtice !

N'oublions pas que, pour enlever ce Décret, rendu preſque ſans diſcuſſion, les Colons & leurs défenſeurs étoient réunis à ceux qui, tous les jours, lèvent l'étendart de la rebellion en proteſtant contre les opérations de l'Aſſemblée.

Ici je citerai de nouveau, avec éloge, le Peuple qui occupoit les galleries; le ſentiment de la juſtice l'a fait frémir d'une ſainte horreur, & ſes huées ont verſé un juſte mépris ſur ceux qui ont arraché le Décret.

Ainſi l'Aſſemblée, qui ne doit jamais fléchir quand elle rencontre le principe, fléchit ignominieuſement devant

la vanité & la cupidité de quelques Colons ; elle décrète *conſtitutionnellement* des principes qui, étant hors de la Conſtitution, antérieurs à la Conſtitution, ſont l'objet d'une déclaration de droits, mais non d'un Décret ; car l'état des perſonnes, leur égalité, leur liberté, ſont dans l'ordre eſſentiel des lois de la nature, & dérivent immédiatement de la Divinité. L'Aſſemblée, déviant de ſes principes, fait un pas rétrograde, & dit à quarante mille hommes de couleur, qui ſont les véritables indigènes de nos Iſles : *Je vous avais ſouſtrait à la tyrannie, au mépris ; je vous replonge dans le néant.*

Ainſi dans ſa caducité, l'Aſſemblée Nationale laiſſe échapper la balance de la juſtice, pour n'en conſerver que le bandeau ; elle ſurvit à ſon honneur, & le terme de ſa gloire devance encore celui de ſa carrière.

Ainſi les hommes les plus infâmes peut-être, après les parricides, les Marchands de chair humaine, ont leur Décret, leur affreux Décret ; mais nous, nous avons notre honneur.

La diſparité de principes & de motifs, non-ſeulement dans l'affaire des Colonies, mais ſur une foule d'autres objets conſtitutionnels & légiſlatifs, avait tracé une ligne de diviſion dans l'Aſſemblée ; on cherchait un prétexte pour ſe venger des patriotes & les atterer. On le trouva dans les évènemens qui ſuivirent l'arreſtation de Louis XVI. Une queſtion neuve fut alors ſoumiſe à la diſcuſſion, celle de l'inviolabité abſolue ou relative. Quelques Membres combattirent la première ; certes il fallait du courage & l'ordre de notre conſcience pour ſoutenir une opinion que l'on avait réuſſi à frapper de la plus grande défaveur dans l'Aſſemblée, malgré la liberté de penſer ſi ſolennellement reconnue. On nous fit un crime de la nôtre,

nous fûmes lâchement outragés jusque dans la tribune ; l'opinion publique fit alors un mouvement rétrograde, & ce changement de direction fut si rapide, qu'il serait encore à nos yeux un phénomène inexplicable, si nous ne connaissions l'ascendant de la calomnie & des baïonnettes.

La scélératesse broya ses couleurs & nous peignit sous les traits les plus odieux ; elle dit que nous étions *des républicains*, & les sots répétèrent que nous étions *des républicains*, quoiqu'il ne fut aucunement question de république, mais seulement de savoir si le Roi serait mis en jugement.

En partant toujours de cette supposition, on dit que l'état *républicain* ne pouvait convenir qu'à des associations d'hommes vertueux ; & cependant en qualité de *républicains*, on dit que nous étions des pervers. Inquisiteurs féroces ! si c'est un crime d'imaginer qu'une autre forme de Gouvernement soit préférable à la Monarchie, si c'est un crime de répéter, avec tant d'autres, que communément la conduite des Rois est la satyre la plus sanglante de la royauté, tandis que cette vérité est attestée par tous les monumens de l'histoire, déchirez donc la déclaration des droits. C'est une dérision insultante, que de proclamer la liberté des opinions, tandis que vous prétendez dominer la mienne. Malgré vous & tous les tyrans, je jouirai de cette faculté. Quel droit & quelle force auriez-vous pour me réconcilier avec la royauté, si elle répugnait à ma manière de voir ? Ce serait une entreprise qui excéderait les forces humaines.

Cet aveu servira de prétexte à vos calomnies ; mais en le répétant, cet aveu, vous oublierez sans doute d'ajouter qu'il est d'autant plus loyal de jurer soumission à la Cons-

titution établie dans mon pays. Tout homme convaincu que le bonheur ne peut fleurir qu'à l'ombre des Lois, doit incliner devant elles un front refpectueux. Pour tout Citoyen, obéir eft un devoir, je le remplirai toujours difcuter eft un droit, j'en uferai toujours. Celui qui eft fort de fa foumiffion aux Lois, eft d'autant plus fier à énoncer fon avis; & fi cette franchife, fi cette crudité de caractère déplaît a quelque tyran, je lui dirai : *qu'on me mène aux carrières.*

La calomnie eft l'arme des méchans. Nos ennemis répandirent qu'une pétition inconftitutionnelle avait été préfentée par quarante mille Citoyens à l'Affemblée Nationale ; on joignit à cette pièce fuppofée la réponfe prétendue du Préfident. A peine l'impreffion eût-elle propagé cette chimère dans les Départemens, que de tous les côtés arrivèrent des adreffes aux Légiflateurs pour l'anathématifer.

Quand le Décret fur l'inviolabilité fut rendu, nos ennemis répandirent fauffement qu'il avait paffé à la majorité de 1029 voix contre 8; & les Corps adminiftratifs trouvant là un texte favorable pour flagorner, s'empressèrent d'envoyer le tribut de leurs fades adulations, & de cenfurer avec véhémence ces horribles républicains, admirateurs des exécrables Brutus, Caton, Guillaume Tell, Francklin & Wafingthon.

Le Peuple pouvait cependant fe douter que l'acception du mot *républicain* était dénaturée, & n'offrait rien de criminel. On fe hâta d'y affocier celui de *factieux*. En le publiant fur les toits, en l'infcrivant dans tous les libelles, nos ennemis avaient un double motif, 1.° celui de faire tomber la qualification d'*ariftocrate ;* tout le monde ne favait pas encore qu'ils avaient quelques raifons pour ne

pas l'aimer ; 2.° leurs vues sans doute sont si coupables, qu'ils ne pouvaient nous rendre plus odieux qu'en nous les prêtant ; & le terme de *factieux*, en remplissant cet objet, avait encore l'avantage de faire diversion en leur faveur.

Pour mieux ourdir cette trame infernale, on essaya de lier notre opinion aux évènemens funestes du Champ de Mars. Espérons qu'il sera levé le voile qui couvre cet affreux mystère. Périsse le jour où des Citoyens trompés égorgèrent des Citoyens innocens dans le même lieu où trois jours auparavant ils avaient, par un serment solennel, resserré les liens de leur confraternité ! D'autres victimes étaient désignées pour le jour des vengeances qui commençait.

Alors des hommes vils s'étant faits les suppôts d'hommes plus vils encore, une horde de mouchards infesta la capitale, & fit revivre les infamies de l'ancienne police ; alors on persécuta des Ecrivains patriotes, & cependant on assurait l'impunité des libellistes gagés par l'aristocratie, qui depuis deux ans continuaient & continuent de prêcher effrontément la rebellion ; alors, au lieu de réprimer les abus résultant de la liberté de la presse, on voulut de nouveau soumettre les productions de l'esprit & de la raison au compas de la censure ; parce que la licence s'était affichée quelquefois sous le nom d'*Ami du Peuple*, la sottise en écharpe défendit d'imprimer avec ce titre ; en sorte qu'un chapitre de l'Evangile, publié sous cet intitulé, eût été un délit ; & cependant ceux qui voulaient museler la Nation, permettaient que tous les murs tapissés de placards outrageassent d'incorruptibles Citoyens. L'impression de ces libelles entraîne des dépenses si exorbitantes, qu'elles excèdent les facultés d'un

individu. J'ignore ſi elles ſont ou ne ſont pas ſoldées par la liſte civile ; mais en ſuppoſant la négative, ce ne peut être que par une confédération d'hommes également corrompus & pervers. Il fallait bien décrier & provoquer des Décrets de priſe de corps contre ceux qu'on voulait éloigner de la légiſlature. Quelle proie pour eux, s'ils avaient pu écraſer ce *Fauchet*, ce *Briſſot*, ce *Condorcet*, & d'autres contre leſquels ils rugiſſent, & dont le patriotiſme inébranlable & fier les glace d'effroi !

Cependant les complices de l'évaſion concertée de Louis XVI dormaient en paix, tandis qu'on perſécutait à outrance ceux qui avaient proclamé avec plus de force les droits ſacrés de la Nation. Les priſons regorgeoient d'individus qui au lieu d'être interrogés dans les vingt-quatre heures, ont vainement réclamé cette juſtice pendant des mois entiers, & tel d'entre eux, après quarante-huit jours de cachot, en eſt ſorti ſans interrogatòire. Citoyens opprimés, pardonnez généreuſement à vos perſécuteurs ; mais prouvez qu'une amniſtie qui lavera un Bouillé, eſt un outrage à la vertu ; que peut-être ceux qui ont provoqué cette amniſtie, plaidaient ſecrètement leur propre cauſe ; & comme un attentat ſur la liberté d'un individu eſt le germe de mille autres attentats, la phalange des bons Citoyens doit ſe concerter pour remonter à la ſource du complot, & ſe cramponner ſur ceux qui en ſont auteurs, juſqu'à ce qu'ils ſoient traînés ſous la hache de la Loi.

Les perfides ! ils n'ont pa ſu profiter de leurs avantages ; car encore quelques crimes de plus, la liberté était étouffée, & nous aurions envié la domination de Marius & de Sylla ; mais cependant depuis cette époque tout nous préſente des ſymptômes funeſtes d'abattement. Des

patriotes, raſſaſiés d'outrages, quelquefois déſeſpérant du ſuccès de la révolution, tournent leurs regards vers les contrées hoſpitalières de l'Amérique, où loin des tyrans farouches ils pourraient, au ſein de la paix, fouler un ſol libre, ſous lequel un jour repoſeraient leurs cendres.

Un ouvrage où l'on relaterait toutes les manœuvres ténébreuſes, où l'on calculerait toutes les nuances de la méchanceté de nos ennemis, ſerait peut-être le rituel & l'encyclopédie des frippons. Obligé de peindre à grands traits, je néglige les détails; mais pourrais-je paſſer ſous ſilence les tentatives faites pour diſſoudre les Sociétés d'Amis de la Conſtitution? Celle des Jacobins, jadis influencée par des intrigans, avait bien vîte expié ſon erreur; & l'inſtant où leur maſque était tombé, avait été celui où elle leur avait arraché ſa confiance & ſon eſtime. Machiavel leur avait appris qu'il faut diviſer pour régner. En ſe retirant aux Feuillans, ils eſpéraient opérer une diviſion dont le contre-coup frapperait de mort ou de léthargie toutes les Sociétés de l'Empire. L'acte calomnieux de ſciſſion fut ſemé dans toute la France par les Courriers miniſtériels. On ne peut trop publier cette circonſtance que l'hiſtoire doit ſoigneuſement recueillir, parce qu'elle jette la lumière ſur les évèmemens contemporains; mais cette maladreſſe ſervit le patriotiſme, qui apperçut le piège, & la conjuration fut encore déjouée, quoique fortement ſoutenue par les Corps adminiſtratifs, ſi mal compoſés pour la plupart, & dont l'inſouciance ou l'inciviſme a cauſé une partie des maux qui affligent le Royaume. Ils déteſtent les Clubs, comme les filous les réverbères.

Il reſtait une reſſource; c'était de déclarer une guerre

indirecte à toutes ces Sociétés, en faiſant rejaillir ſur elles les torts réels ou fantaſtiques de quelques-unes, & cela par l'organe des Miniſtres, trompés peut-être. En conſéquence grande dénonciation de celle de Caen, d'Orléans, dont l'innocence a été reconnue, & de celle de Dijon, qui méritait des éloges.

Elles exiſteront ces Sociétés conſervatrices du feu ſacré de la liberté, dont elles ont propagé les étincelles; elles exiſteront ſous une forme plus utile encore, lorſqu'après les orages de la révolution elles conſacreront leurs économies & leurs ſoins à diſſéminer les lumières dans les campagnes, à faire filtrer l'eſprit public dans tous les rameaux de l'arbre ſocial; toujours réunies par les mêmes ſentimens & le même zèle, elles exiſteront en dépit des Miniſtres, qu'elles ne redoutent pas; en dépit des intrigans, qu'elles mépriſent, & dont elles feront la terreur. Invariablement ſoumis aux Lois, nous en ſurveillerons conſtamment les dépoſitaires. Pour chaque Citoyen c'eſt un devoir, car la défiance eſt une vertu des Peuples libres, & l'on dit avec raiſon que quand ils s'endorment ſur leur liberté, ils ſe réveillent eſclaves. Ennemis du Peuple, vous eſpérez qu'en le harcelant ſans ceſſe, il ſe dégoûtera de la révolution; mais nous ne ceſſerons d'alimenter ſon courage, d'éclairer vos complots, de vous traduire au tribunal de l'opinion, & de vous dévouer à l'exécration de l'univers. La lutte, nous le ſavons, eſt inégale. Outre les reſſources intariſſables du menſonge, vous avez la liſte civile & la loi martiale; nous n'avons que la maſſue de la vérité; mais tôt ou tard elle écraſe les méchans. Nous jurons de n'abandonner la cauſe de la liberté qu'avec la vie. Ce ferment retentit dans tous les cœurs patriotes; il eſt répété par tous nos frères épars ſur la ſurface de la

France. Les tyrans ne peuvent rien fur nos ames : de nos corps ils ne peuvent tirer que de la douleur, & jamais ils n'auront d'empire que fur nos cadavres.

Le Peuple doit enfin, dans cette première légiflature, difcerner fes vrais & fes faux amis ; ceux-ci n'ont pas fur le front le figne qui diftinguoit le meurtrier d'Abel : mais s'y trompe-t-on lorfque leur conduite a donné la clef de leur cœur ? Les connaiffez-vous enfin ces patriotes qui opinent à l'uniffon avec ceux que l'ariftocratie revendique comme fes coryphées, ces hommes dont l'éloge eft crayonné journellement dans les feuilles qui diftillent le venin contre la révolution, ces hommes fi alarmés par la crainte que le *Prince royal* ne manque de Gouverneur, la Nation de Légiflateurs, & le Roi de Miniftres ? Les places qui appellent l'ambition leur paraiffaient une proie ; celles de Légiflateurs, qu'ils vont ceffer de remplir, leur femblaient une propriété : rien ne les conflerne comme de voir la puiffance échapper de leurs mains.

Si la Conftitution eft quelquefois contradictoire à la déclaration des droits, fi tous les Citoyens font par celle-ci, & ne font par celle-là admiffibles à toutes les places ; fi en reftreignant aux riches la faculté d'être Électeurs, les caprices de la fortune deviennent le régulateur de la liberté ; fi les Miniftres, fiégeant dans l'Affemblée, parviennent un jour à la gangrener, ou fi jamais ils trouvent le fecret d'éluder une refponfabilité qui ne fera plus qu'un mot vide de fens ; fi tant de places, créées pour des individus, & non pour le bonheur national, ne fervent qu'à furcharger le Peuple, en compliquant l'adminiftration ; fi la nomination à ces places eft attribuée au Roi, c'eft-à-dire, à ceux qui méditent de régner fous fon nom ; fi, fous prétexte d'unité dans le gouvernement, on a tout ramené fous la main du

pouvoir exécutif, qui peut à volonté suspendre les mouvemens de la machine, peut-être même en détraquer les rouages; enfin si la Constitution, livrée à la merci des pouvoirs constitués, porte en soi un principe corrosif & destructeur, Français, nous interpellons hardiment votre témoignage; n'avons-nous pas repoussé de toutes nos forces ces altérations funestes? Sans cesse nous nous sommes élancés sur la brèche. Que de fois la crainte ou la certitude d'un mauvais Décret a troublé notre sommeil! Depuis que l'Assemblée est tombée dans la décrépitude, on a miné l'édifice de la liberté; & quand, chaque jour, on arrachait une pierre des fondemens, chaque jour on nous arrachait le cœur.

Est-il donc vrai qu'il soit passé, ou que du moins il passe, le règne de ces hommes de boue, que leur piedestal menace ruine, & que bientôt l'indignation publique soufflant sur ces colosses d'argile, va les précipiter dans la poussière? est-il vrai que, descendus du siège législatif, placés entre le mépris du Peuple, qu'ils ont trompé, & de la haine de la Cour, qui ne pardonne jamais, quoiqu'ils aient fait la paix avec elle aux dépens de la patrie & des patiotes, ils seront condamnés à la nullité la plus absolue? Hélas! s'il est doux d'espérer, il est prudent de craindre: la vertu n'a qu'une route, le crime en a mille.

Profondément corrompus, ils furent les corrupteurs d'hommes que la probité inscrivait jadis dans ses fastes, & qui, peut-être, sortiront de la scène chargés d'or & chargés de crimes. Parmi vous, ô nos successeurs! ils jetteront encore le tison de la discorde & les amorces de la cupidité. Ils ont rafiné l'art des intrigues & de l'hypocrisie, dans lequel vous êtes novices. Sans doute leurs créatures occuperont toutes les avenues du ministère, &

leur faciliteront les moyens de mettre ſans ceſſe leur intérêt privé au-deſſus du bien public; ſans doute encore ils feront parvenir à ces poſtes une ſucceſſion d'êtres nuls ou pervers, afin que le pouvoir exécutif, obligé de les balayer ſans ceſſe, ſe perſuadant qu'il a vainement épuiſé toutes les chances pour ſe procurer de bons Miniſtres, demande la révocation du Décret qui les exclut du miniſtère, & force la Nation de regarder cette révocation comme un moyen de proſpérité. Si jamais ils atteignent le pinacle, nous aurons des Viſirs, & toutes les calamités morales peſeront ſur la France; car c'eſt pour eux, & non pour le Peuple, qu'ils veulent une révolution: & que leur importe le bonnet de la liberté ou le glaive du deſpotiſme? que leur importe la république ou la monarchie? Ce ſont les calculs de l'ambition qui, à leurs yeux, décident la préférence. Alors ils transformeront en Janiſſaires les Soldats de la révolution, & les détruiront enſuite en les diviſant comme les Strélits; car obſervez que leurs vues ſur la compoſition militaire ſont l'inverſe des nôtres. Nous déſirons beaucoup de Gardes nationales, & peu de Troupes de ligne; ils voudraient beaucoup de Troupes de ligne, & peu de Gardes nationales. Alors ils parleront plus que jamais de liberté, pour l'envahir plus facilement; ils opprimeront les Citoyens par les Citoyens, & vendront au deſpotiſme une Nation qui, pour ſurcroît de malheur, ſera réduite à payer ſes bourreaux; & comme rien n'offuſque plus les méchans que la probité courageuſe, ne comptez pas ſur l'impunité de la vertu; peut-être Socrate boira la ciguë, Hampdem ſera égorgé, & Morus portera ſa tête ſur l'échafaud.

L'hiſtoire ſecrette de la révolution eſt un cloaque. Si la Conſtitution était parfaite, ce ſerait le diamant

ſorti de la fange ; & cependant chez un Peuple vieilli dans les abus, & qui depuis tant de ſiècles croupiſſait dans la ſervitude, l'exploſion d'eſprit public qui a ſoulevé la France, n'eſt-elle pas un prodige ? Ici recevez mes hommages, ô vous qui n'écoutant que la voix de la patrie, avez lutté ſans ceſſe contre la ſéduction, l'improbité & les orages! De ce petit nombre ſont des hommes dont le nom eſt à peine connu, mais que la reconnaiſſance publique doit ſauver de l'oubli, pour ne le prononcer qu'avec attendriſſement. La timidité ou la faibleſſe d'organes les ont empêché d'aborder la tribune ; pluſieurs même furent conſtamment éloignés des Comités par l'intrigue qui préſidait aux élections ; mais dans leurs cabinets ils méditaient en ſilence les principes régénérateurs de l'État ; tantôt leur correſpondance étendue provignait le patriotiſme, & portait le calme dans les Départemens, tantôt ils aſſemblaient d'utiles matériaux, rédigeoient de ſavans mémoires, & ſouvent des hommes avides de paraître, s'empreſſaient de devenir les pères adoptifs d'ouvrages enfantés par des hommes avides de bien faire.

Que d'autres ſe diſputent la prééminence des talens ; mais qu'à moi il ſoit permis de m'aſſocier à ces hommes purs, qui toujours ſtimulés par une tendre ſollicitude pour la choſe publique, n'ont vu qu'elle, & qui, ſi j'oſe le dire, endurcis au bien, acharnés à le faire au prix de leur repos, au riſque même de leurs têtes, ont conſtamment pourſuivi les abus, & ceux qui en vivaient. Après deux ans & demi de combats, ſortant ſans regrets, comme ſans remords, du champ de bataille, nous retournerons avec joie vers nos foyers : de là nous ſurveillerons tous ceux qui attenteraient à la liberté, & leurs yeux craindront de rencontrer les nôtres ; là, de concert avec les bons

Citoyens, nous développerons les lumières & le civisme; là, nous montrerons l'exemple de la soumission aux Lois que nous avons faites, & à celles que feront nos successeurs. Le tableau des intrigues & des horreurs dont nous fûmes témoins, dont nous faillîmes être victimes, retracera quelquefois à notre mémoire des scènes affligeantes; cependant en rentrant en nous-mêmes, nous y trouverons des souvenirs consolateurs. Épars sur la surface de l'Empire, mais toujours unis, il nous sera doux de penser que jamais nous n'avons été flétris par l'amitié des méchans, que les vrais amis de la Constitution sont les nôtres, & que comme nous ils hâtent parmi leurs Concitoyens le retour des mœurs & des principes. Quand la terre se dérobera sous nos pas, en payant le tribut à nature, nous répéterons avec effusion ces mots: *Dieu & la patrie.* Si la postérité nous cite à son tribunal, la fille du temps, la vérité viendra nous y défendre; & peut-être qu'un jour, passant près de nos monumens, on dira avec une émotion religieuse, *là repose un homme de bien.*

Au moment où nous allons vous céder la place, j'ai cru qu'il pouvait être utile de vous peindre le caractère politique & moral de vos devanciers: la vérité, & souvent la douleur, ont tenu le pinceau, en dessinant ces hommes dont les uns ont trop peu, & les autres trop figuré dans la révolution; dont les uns ne se sont occupés qu'à opérer le bien, & les autres qu'à empêcher qu'il ne s'opérât. Au milieu des contradictions & des obstacles nous avons enfin construit, gréé & lancé le vaisseau de l'État; mais il fait eau, l'approvisionnement est incomplet, le port est encore loin. Sans être absurde, on peut encore craindre le naufrage, & quant à moi, je fais des efforts pour croire à la liberté.

Les Français feraient-ils plus capables de la conquérir que de la conserver ? Cent fois j'ai douté s'ils étaient mûrs pour la révolution. L'ennemi le plus dangereux du Peuple, c'est le Peuple lui-même ; c'est la facilité de son caractère, la mobilité de ses idées, de ses affections ; c'est cette propension à l'engouement qui fait qu'à ses yeux une faute efface cinquante ans de vertus, & que les torts d'un siècle disparaissent devant la seule promesse de les réparer. De quel œil peut-on considérer des hommes persuadés qu'un Roi leur fait grâce en acceptant trente-millions annuels, & les avantages excessifs qui accompagnent la place de premier Fonctionnaire public ? Et pourquoi ne pas dire à ce Peuple que depuis longtemps la révolution serait consommée, si Louis XVI avait déployé une mâle énergie pour en seconder les mouvemens, & en assurer le succès ? Attendons pour louer que l'avenir ait réparé les torts du passé. Ceux qui n'ont pas cette franchise austère à l'égard d'hommes entourés de tous les pièges de la séduction, sont les ennemis des Rois. Laissez de vils courtisans disputer d'adulation & de bassesses avec de vils histrions que vos Décrets ont tiré de la fange, & que le mépris public doit y replonger ; avec des histrions qui ont représenté Brutus sous un Roi humilié, & qui dans les jours de son triomphe osent, dit-on, reproduire sur la scène des pièces où le despotisme triomphe, & qui sont trop fameuses par le sang qu'elles ont fait couler à Versailles. Quoi ! l'on ose prêcher l'idolâtrie, tandis qu'un si grand nombre de nos Concitoyens ne sentent pas encore la dignité de l'homme ! Voyez ces hordes d'esclaves, toujours prêts à s'atteler au char du despotisme ; voyez ce troupeau de stupides idolâtres, journellement prosternés devant les murs des pa-

lais. Un Peuple admirateur ne sera jamais un Peuple libre.

Ainsi que nous, Messieurs, vous trouverez des ennemis dans le sein même de votre Assemblée ; le parti populaire est condamné à lutter éternellement contre la corruption & le machiavélisme, contre des êtres toujours disposés à recevoir ou à donner des chaînes.

La cabale a fait jouer tous les ressorts dans les élections, & spécialement à Paris, où l'Assemblée électorale a éprouvé les malignes influences qui ont infesté l'Assemblée Nationale. La perfidie a épuisé toutes ses manœuvres, pour écarter les patriotes, que l'on a désignés sous le nom de *républicains*, de *têtes exaltées*, de *factieux*. L'emphase avec laquelle les Jokeis ministériels débitent ces mots, est le talisman qui éblouit les imbécilles. Ceux-ci croient alors ne pouvoir mieux faire que de choisir ce qu'on nomme des modérés : terme synonyme d'*impartiaux*, d'*aristocrates*, en un mot, d'*ennemis de la patrie*. De là sont résultées des nominations d'hommes que l'on croit prudens, & qui ne sont que nuls ou fourbes. Déjà ils s'agitent pour capter les suffrages, & s'installer au fauteuil qu'ils convoitent. Sans doute dans cette seconde législature, comme dans la première, souvent le mérite le plus éminent sera exclu de la présidence, & souvent la cabale y placera des chefs de bande, dont l'astuce saura suspendre ou précipiter les délibérations, c'est-à-dire, faire languir la justice, ou l'étrangler. Déjà ils méditent de composer à leus gré les Comités, & ceux-ci étant dominés par des intrigans qui sauront se placer en même temps dans plusieurs, & s'y perpétuer, deviendront des arsenaux d'iniquités, où l'on étouffera les soupirs des malheureux, où les dénonciations contre les concussion-

naires iront s'enfevelir, où l'on blanchira les crimes des brigands en crédit, ou l'on complotera des projets de Décret dignes du Divan, & qui feront provoqués & payés par le Miniftère.

Évidemment vous ferez partagés en côté gauche & côté droit, en Wighs & en Torys. Si ceux-ci parviennent à vous maîtrifer, la France eft perdue. N'oubliez pas que la foi punique eft la foi de prefque toutes les Cours, que jamais les Chefs héréditaires des gouvernemens ne fe croiront de fimples Commis établis par les Peuples; jamais ils ne croiront que ceux-ci ont droit de circonfcrire ou d'anéantir leur exiftence politique. Donnez-moi un Alfred, un Charlemagne, & le Peuple aura des amis : ces deux aftres ont brillé dans la nuit des fiècles; ils furent les plus grands des Rois : plufieurs les ont fuivis à quelques diftances; mais leurs places font encore vacantes.

Soyez sûrs que les Agens du pouvoir exécutif auront toujours la foif d'agrandir leur domination, & les moyens d'y parvenir. Toujours ils auront des *livres rouges*, qui ne feront que changer de forme. Frémiffez à la vue de ce gouffre, nommé la *lifte civile*, où s'engloutiffent les fueurs de tant de familles, fans vêtemens & fans pain, & qui fe privent du néceffaire pour donner à d'autres le fuperflu. Elle fubfifte cette lifte contre laquelle la France entière réclame.

Avec de l'or on achetera des Décrets, avec de l'or on accaparera les fubfiftances, & le Peuple, femblable à Tantale au milieu des eaux, manquera de pain au fein de l'abondance; alors on dirigera habilement fa haine contre les Légiflateurs, & les fangfues publiques fe montrant comme des libérateurs à ce Peuple affamé &

trompé, lui donneront des comestibles, & lui imposeront des fers. Ainsi l'impunité lui amenera des Calonne pour le voler, des Lambesc pour l'égorger, des Bouillé pour le trahir. Osera-t-on nous répéter encore qu'il suffit aux hommes publics d'avoir les talens politiques, & que peu importent leurs mœurs? Avec des législateurs immoraux, le Roi serait tout, & le Souverain serait nul.

Nos espérances se reposent affectueusement sur ceux d'entre vous que la voix publique proclame comme des modèles d'une incorruptible probité; nous savons que l'univers n'est pas assez riche pour acheter un homme de bien.

Élevez-vous à la hauteur de la mission dont le Peuple vous investit; révélez toutes les vérités, frondez tous les abus, poursuivez tous les traîtres, faites pâlir tous les tyrans; vainement la calomnie frémira autour de vous; retranchés dans votre conscience, vous serez dans une forteresse inattaquable: il vient d'ailleurs un temps où la vérité surnage, & devant vous est la postérité. Que toujours cuirassés de vertus, & jamais froissés par les évènemens, rien ne fléchisse des caractères indomptables qui s'irritent par les obstacles; soyez semblables à ces rochers immobiles aux pieds desquels viennent mugir & se briser les flots de la mer. L'Assemblée constituante a commencé, existé & fini comme Salomon: je franchis cette dernière époque pour vous reporter aux jours de sa gloire. Lorsque les satellites du despotime se pressaient autour de nous à Versailles, lorsque des bouches d'airain menaçaient de vomir sur nous le carnage & la mort, comme l'Assemblée était grande & majestueuse! Voilà votre modèle. Rappelez-vous que celui qui craint de perdre la vie pour la cause du Peuple, n'est pas digne

de le défendre. Plantez partout les palmes de la liberté, & s'il faut vous ensevelir avec elle, vos enfans, se précipitant sur vos tombeaux, y jureront encore de la ressusciter & de la venger.

La Constitution est terminée, nous avons posé la clef de la voûte; ralliez-vous dans l'encèinte de cet édifice, &, malgré les vices de sa construction, gardez-vous bien de tenter actuellement le remède: une révolution nouvelle ferait succomber le Peuple encore haletant de la première, & qui demande du repos.

Resserrez nos liaisons avec ces respectables insulaires qui ont illustré les deux mondes, qui ont des droits à notre estime & même à notre reconnaissance, puisqu'ils nous ont appris à les surpasser; que l'accent de l'amitié retentisse des bords de la Seine à ceux de la Tamise, & confonde dans de douces étreintes les Anglais & les Français.

Cent mille esclaves doivent, dit-on, descendre du nord, pour sonner parmi nous le tocsin de la mort & du pillage; ils imprimeraient peut-être à la machine politique un mouvement irrégulier ou retrograde, si le courage national ne veillait à sa stabilité. C'est ici la guerre des Rois contre les Nations, des oppresseurs contre les opprimés: les Despotes savent qu'un Peuple occupé au dehors ne peut faire de révolutions au dedans, & que si la nôtre n'est pas étouffée, elle va rapidement parcourir la terre. Sans doute ils dirigeront contre nous tous leurs efforts; mais les tyrans ont plus à craindre de la déclaration des droits, que nous de leurs boulets. Dites à l'univers qu'ayant renoncé au brigandage des conquêtes, vous ferez cause commune avec tous les Peuples résolus à secouer le joug pour ne dépendre que d'eux-mêmes.

Puiſque la juſtice eſt pour nous, ſans doute il nous ſecondera celui qui balance les deſtins des Empires, & qui tient en ſa main le ſalut des Nations. L'impulſion eſt donnée à l'Europe attentive, ſon horoſcope annonce qu'elle s'ébranle pour nous ſuivre : il ſemble que les temps ſont accomplis, que le volcan de la liberté va faire exploſion, réveiller les Peuples, & opérer la réſurrection politique du globe.

Vous travaillez donc pour la famille du genre humain; à meſure que vous déblayerez ce fatras de lois antiques, dont la barbarie eſt inalliable avec nos mœurs; à meſure que l'art ſocial perfectionnera nos inſtitutions politiques, elles deviendront la propriété du monde entier. Puiſſe le génie de la liberté embraſſer bientôt l'univerſalité des régions, y faire aſſeoir la paix à côté des vertus, y fixer le règne du bonheur, & par les liens d'une ſainte fraternité, uniſſant tous les hommes, hâter le moment où il n'y aura plus de Peuples étrangers!

La Société des Amis de la Conſtitution, ſéante aux Jacobins Saint-Honoré à Paris, a voté l'impreſſion de cette Adreſſe, dans ſa ſéance du 26 ſemptembre 1791.

Signés, RŒDERER, *Préſident;* ROYER, *Évêque du Département de l'Ain;* SERGENT; MENDOUZE; LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH; F. LANTHENAS; COLLOT-D'HERBOIS, *Secrétaires.*

A MONTAUBAN,
Chez FONTANEL, Imprimeur des Amis de la Conſtitution, rue du Sénéchal, N.° 13.